

La coupe rase ou comment se détourner du véritable problème « plantation »

Par Céline Hough

Les coupes rases sont stigmatisées aujourd'hui. Et pour cause : destruction de la faune et de la flore l'abritant, donc de tout un écosystème avec ses interactions visibles et invisibles et ses services écosystémiques (production d'oxygène, stockage du carbone, régulation du cycle de l'eau, du climat...) !

La dynamique naturelle de tout écosystème est de tendre vers la complexification, la diversification et la coopération pour atteindre l'abondance (cf. syntropie). Exemple : un bâtiment industriel délaissé évolue spontanément vers la forêt.

Mais, au-delà de ce principe, il a été mis en évidence que le stade climacique d'un écosystème n'est pas immuable ou permanent. Il n'existe qu'un "équilibre dynamique" en constante évolution. En effet, lorsqu'une forêt dite primaire voit ses arbres climaciques dépérir de "vieillesse", la biodiversité a déjà commencé à réduire. C'est donc par la perturbation causée lors de la chute d'un grand arbre que les dynamiques d'accumulation puis d'abondance se remettent en route.

Pendant des millénaires avant le début de l'élevage, les terres de notre planète étaient fertiles. La désertification était ponctuelle, alors qu'elle est désormais globale (2/3 des surfaces terrestres sont aujourd'hui en cours de désertification).

Les recherches d'Allan Savory ont mis en lumière le rôle de la dynamique des écosystèmes et les interactions biotope / biocénose impactant la désertification. Il s'avère que le mouvement des grands troupeaux d'herbivores, poursuivis de près par leurs prédateurs, est la clef de la fertilité des sols et de la régénération des végétaux. C'est par un pâturage très bref - quelques heures à quelques jours - ayant pour effet de perturber l'écosystème que les herbes des pâtures sont couchées et fertilisées, et qu'ainsi, le regain de la végétation est assuré. (cf. *Allan Savory: Comment transformer nos déserts en prairies et inverser le changement climatique*).

En extrapolant le principe aux coupes-rases, on pourrait amener l'idée qu'exercée à bon escient et sur de petites surfaces (par exemple moins d'un hectare et représentant moins de 10 % de la surface forestière considérée), cette pratique permet

- de valoriser le bois et en tirer une ressource,
- régénérer des parcelles mal entretenues, dont les individus montrent des signes d'affaiblissement, des sujets poussés trop rapidement pour une qualité de bois assurée ou un bon ancrage,
- régénérer les populations affectées par des pathogènes - prenons en exemple les frênaies ou châtaigneraies,

- favoriser les mosaïques d'habitats et l'apparition de clairières nécessaires au développement d'une certaine biodiversité défavorisée notamment par la déprise agricole,
- régénérer des fragments de boisement, assurer la diversité d'âge et d'essences pour les générations futures.

Ces propos sont donc à considérer avec beaucoup de conscience car une forêt mature, ou primaire, dont les individus âgés de plusieurs centaines d'années offrent des services écosystémiques et hébergent tant d'autres espèces (fongiques, végétales ou animales) sont bien entendu les piliers des écosystèmes forestiers et sont donc à préserver et encourager autant que possible.

Créer des zones de sénescence, de non-intervention est aussi primordiale. L'impact de la gestion d'un ensemble forestier, si doux soit-il, crée une perturbation qui rayonne bien au-delà du seul individu prélevé. Les interactions invisibles (chimiques et fongiques) peuvent lourdement se répercuter sur l'ensemble de la communauté forestière. En effet, les connexions établies par un arbre dans son environnement sont multiples. Celles-ci peuvent concerner les autres individus de la même espèce mais également d'autres espèces d'arbres, d'arbustes, de lianes, d'herbacées... Cela peut aussi affecter des individus d'autres règnes : animaux, champignons, bactéries...

Vous l'aurez compris, la coupe rase n'est pas une solution en soi mais peut, dans certains contextes, et de manière très localisée, avoir un impact positif sur le potentiel écologique d'un écosystème considéré dans son ensemble.

Mais alors où se situe le véritable conflit écologique ?

Les coupes rases, ou coupe à blanc, se sont banalisées au travers du territoire. Ces grands ensembles boisés sont exploités sur des cycles relativement courts pour satisfaire les besoins grandissant en bois d'œuvre et bois énergie.

En réalité, le terme de forêt est à observer et comprendre. Une forêt est écologiquement définie par une diversité spécifique, d'âge, de densité, la présence de bois mort, un refuge de faune, de flore et de fonge, des services écosystémiques... Les coupes rases sur de telles forêts est, sans surprise, un véritable fléau.

L'impact sur cette biodiversité est une perte brute qui ne sera reconstituée qu'après de longues décennies de croissance.

On doit alors réfléchir à l'échelle de la croissance botanique ; un chêne pédonculé (*Quercus Robur L.*) ne se reproduisant qu'après 50 ou 60 ans mais dispose d'une espérance de vie de 1000 ans.

Cependant, il est bien rare qu'un chêne atteigne cet âge avancé. En tant d'années, il est bien plus probable qu'il rencontre des aléas climatiques - foudre, tempête, grêle, sécheresse... des atteintes pathogènes ou soit simplement exploité.

Et, aussi consternant que cela puisse paraître dans le contexte incertain du maintien des conditions de vie sur terre, dans bien des cas aujourd'hui la forêt originelle est remplacée par une plantation monospécifique de résineux.

Le souci apparaît alors du fait que la coupe rase est devenue intrinsèquement caractéristique des plantations.

Récolter au plus vite, tous les arbres d'une parcelle - par une intervention mécanisée - broyer les souches en place, replanter et faire pousser, toujours et encore plus vite. Les résineux sont désormais récoltés en moins de 40 ans alors que leur longévité peut facilement atteindre les 200 ans.

Ce système de production forestière n'est rendu "rentable" que par l'étendue des surfaces exploitées. Rapporté à l'individu, à l'arbre prélevé, le système n'a rien de lucratif. D'ailleurs, si l'on supprimait les subventions qui diminuent considérablement le coût d'investissement par plant, les plantations ne représenteraient alors plus d'intérêt économique auprès des propriétaires forestiers.

Il faut bien avouer que ce système de production à grande échelle et ultra-rapide participe à la séquestration du carbone atmosphérique. Cependant, le bois qui y est produit présente une qualité bien médiocre, et les avantages pour la préservation de la biodiversité laissent à désirer. Un arbre poussé en zone ouverte, avec beaucoup de lumière aura de nombreuses branches (donc beaucoup de nœuds dans son bois) et ses cellules s'étant développées plus rapidement, elles seront plus larges et donc moins rigides. Le bois des plantations est donc moins robuste.

Les questions autour de l'émission des gaz à effet de serre, dont le dioxyde de carbone (CO₂) fait partie, sont au cœur des débats. Cela masque néanmoins le fondement du problème : la préservation du rôle de régulateur de climat qu'est l'arbre. La matière sèche d'un arbre est constituée d'environ 50 % de carbone. Un arbre feuillu - dominant les forêts tempérées de nos latitudes - transpire, crée de l'eau, crée de l'ombrage, favorise la condensation atmosphérique : il participe aux cycles de l'eau, permettant des précipitations. Il est bon de rappeler que 70 % des précipitations terrestres proviennent des mers et océans alors que 30 % qui sont dues à l'évapotranspiration des végétaux. La forêt participe de manière active à la lutte contre l'assèchement des sols. Elle permet la circulation de l'eau entre surface terrestre et nappes souterraines peu profondes. L'humidité présente dans une véritable forêt régule les extrêmes climatiques tout en limitant les risques de propagation d'incendies.

Les plantations monospécifiques, et en particulier de résineux, ne remplissent plus ces rôles. Les résineux n'ont pas la même propension à la transpiration. Ils ne régulent pas l'humidité atmosphérique de la même sorte et ne créent pas l'ombrage nécessaire au maintien d'une humidité édaphique (du sol).

Les modes de gestion de ces boisements - gyrobroyage, coupe-rase - impactent radicalement l'écosystème. En détruisant la flore s'épanouissant à la surface, c'est également le sous-sol qui en pâtit. Or, c'est dans le sol, ou plus

précisément dans la matière organique présente qu'est stockée une des ressources en eau douce la plus importante de la Terre.

La question n'est donc pas : "coupe-rase ou non coupe-rase ?". La véritable question se situe dans la destruction des forêts et leur remplacement par des monocultures tout aussi dégradantes pour le vivant que des grandes cultures céréalières.

Ces objectifs forestiers actuels privent les générations futures du moyen le plus performant de lutter contre le réchauffement climatique, la sécheresse édaphique, la désertification, les canicules, les incendies ou les méga-feux, les tempêtes, les ouragans, les épisodes pluvieux plus rares et plus puissants, dans plus érodant.

La solution est si simple qu'elle tient en deux mots : régénération naturelle. Laisser les arbres naturellement présents revenir. Ce sont ceux les plus adaptés, qui croîtront le plus rapidement par rapport à leur robustesse, et le plus favorablement à la biodiversité locale.

Il s'agit ici de changer de paradigme, prélever le bois dont on a besoin aujourd'hui, sans gâchis. Consommer moins de papier, moins d'emballage carton (provenant des monocultures de résineux). Surtout, commencer à proposer aux propriétaires forestiers qu'il existe d'autres modèles vertueux et lucratifs.

De ce fait, nous, porteurs d'un espoir pour les générations futures, de solutions concrètes, efficaces et peu onéreuses, souhaitons :

- être capable de gérer une forêt pour en retirer du bois d'œuvre de qualité, optimiser l'utilisation du bois (limiter le gaspillage), et limiter les prélèvements sur les populations forestières,
- être capable de gérer un boisement pour maximiser sa biodiversité et sa résilience face aux changements climatiques et aux phénomènes extrêmes,
- générer des activités professionnelles de la filière bois - menuisier, charpentier - viables en sourçant consciemment les matières premières et ainsi réduire considérablement la délocalisation et le transport,
- participer activement au maintien du patrimoine historique et des techniques traditionnelles tant en foresterie qu'en construction,
- être capable de suivre toute la ligne de production du bois, depuis la matière première jusqu'à l'élaboration de meubles ou de structures, sans déplacer, importer et exporter le bois,
- expérimenter de nouvelles techniques d'exploitation du bois, notamment par l'utilisation de coupes de rejets de trognons pour permettre un vieillissement du bois et ainsi offrir aux générations futures la possibilité de connaître de « vieux arbres »,
- générer une conscience collective en collaborant avec des particuliers et projets écologiques, afin de communiquer, sensibiliser et informer sur la démarche employée,

- construire un modèle économique pouvant être répliqué, diffusé, partagé, revalorisant la filière bois en revalorisant chaque arbre utilisé, dans son entièreté et au juste prix,
- faire évoluer la profession de forestier vers de l'accompagnement de particuliers ou amateurs souhaitant valoriser leur bois d'une autre manière ; faire évoluer l'offre des professionnels de ce secteur,
- sortir de l'abattage systématique, des coupes rases générant un gâchis de bois des pinèdes, tout en causant une érosion de la biodiversité massive en détruisant les sols,
- gérer nos boisement de manière à optimiser la présence des feuillus, leur mixité et leur bon état sanitaire. Ces régulateurs climatiques sont bien plus résilients face à des phénomènes extrêmes (tempêtes de grêle ou sécheresse prolongée),
- se désinvestir de l'industrie de la plantation monospécifique de résineux pour l'affaiblir.